

que l'intérieur des ouvrages était vu à découvert de toutes parts, qu'on pouvait battre les revêtemens par le pied.

Tel était le fort Saint-Charles lorsqu'en 1764 on voulut s'occuper du soin de le mettre en état de défense. Peut-être eût-il convenu de le raser, et de placer les nouvelles fortifications sur la position qu'on a indiquée. On se borna à revêtir d'ouvrages extérieurs le mauvais fort élevé par des mains malhabiles; d'y ajouter deux bastions du côté de la mer; un bon chemin couvert qui règne tout autour avec des glacis, partie coupés, et partie en pente douce; deux grandes places d'armes rentrantes, ayant chacune un bon réduit, et derrière elles de bonnes tenailles, avec caponnières et poternes de communication au corps de la place; deux redoutes, l'une sur la prolongation de la capitale de l'une des deux places d'armes, et l'autre à l'extrémité d'un excellent retranchement fait le long de la rivière du Gallion, et dont le terre-plain est défendu par le canon tiré d'un autre retranchement fait sur le sommet de l'escarpement du bord opposé de la même rivière; des fossés larges et profonds; une citerne et un magasin à poudre à l'épreuve de la bombe; enfin assez de souterrains pour loger le tiers de la garnison. Tous ces dehors bien entendus, ajoutés au fort, mettront un commandant actif et expérimenté en état de soutenir avec deux mille hommes un siège de deux mois, et peut-être

davantage. Quoi qu'il en puisse être de la résistance qu'opposera la Guadeloupe aux attaques de ses ennemis, il est temps de s'occuper de Saint-Domingue.

Cette île a cent soixante lieues de long. Sa largeur moyenne est à peu près de trente, et son circuit de trois cent cinquante ou six cents, en faisant le tour des Anses. Elle est coupée dans toute sa longueur, qui va de l'est à l'ouest, par une chaîne de montagnes d'où l'on tirait beaucoup d'or avant que les mines du continent eussent fait négliger les siennes. Sa situation au centre d'un grand archipel paraît lui en avoir destiné l'empire. La Jamaïque n'en est éloignée que de trente lieues, Porto-Rico que de dix-huit, et Cuba que de douze.

Le navigateur qui approche de la partie de l'île restée aux Espagnols n'aperçoit qu'un amas informe de terres entassées, et découpées vers la mer par des baies ou par des promontoires. On n'y reconnaît la main de l'homme qu'aux destructions qu'elle y a opérées. Les possessions françaises, quoique couvertes de plantations plus ou moins riches depuis les bords de l'Océan jusqu'à la cime des collines, n'offrent pas un aspect beaucoup plus riant. C'est toujours un horizon semblable; ce sont partout les mêmes accidens, les mêmes cultures, les mêmes couleurs, les mêmes bâtimens. L'œil fatigué ne peut se reposer en aucun endroit sans retrouver ce qu'il quitte, sans revoir

xxxiii.
Courte description de
l'île de Saint-Domingue.

ce qu'il a vu. Le petit nombre de paysages un peu pittoresques que de loin en loin présente le pays n'ont même rien de comparable à ceux de l'Europe, où la nature et l'art sont bien plus féconds en beautés touchantes.

Les chaleurs sont toujours vives dans la plaine. Quoique la température des vallons dépende en partie de leur ouverture à l'est ou à l'ouest, on peut dire en général que l'air, humide et frais avant et après le coucher du soleil, y est embrasé dans la journée. La différence du climat n'est habituellement sensible que sur les montagnes. Les brouillards du soir, les rosées de la nuit s'y changent assez souvent le matin en gelée blanche.

xxxiv.
Des vagabonds français se réfugièrent à Saint-Domingue.

La Castille occupait sans fruit comme sans partage cette grande possession, lorsque des Anglais et des Français, qui avaient été chassés de Saint-Christophe, s'y réfugièrent en 1630. Quoique la côte septentrionale, où ils s'étaient d'abord portés, fût comme abandonnée, ils sentirent que, pouvant y être inquiétés par leur ennemi commun, ils devaient se ménager un lieu sûr pour leur retraite. On jeta les yeux sur la Tortue, petite île située à deux lieues de la grande, et vingt-cinq Espagnols qui la gardaient se retirèrent à la première sommation.

Les aventuriers des deux nations, maîtres absolus d'une île qui avait huit lieues de long sur deux large, y trouvèrent un air pur, mais point de rivières, et peu de fontaines. Des bois précieux

couvraient les montagnes, des plaines fécondes attendaient des cultivateurs. La côte du nord paraissait inaccessible. Celle du sud offrait une rade excellente, dominée par un rocher qui ne demandait qu'une batterie de canons pour défendre l'entrée de l'île.

Cette heureuse position attira bientôt à la Tortue une foule de ces gens qui cherchent la fortune ou la liberté. Les plus modérés s'y livrèrent à la culture du tabac, qui ne tarda pas à avoir de la réputation. Les plus actifs allaient tuer des bœufs sauvages à Saint-Domingue, dont ils vendaient les peaux aux Hollandais. Les plus intrépides armèrent en course et firent des actions d'une témérité brillante, dont le souvenir durera long-temps.

Cet établissement alarma la cour de Madrid. Jugeant, par les pertes qu'elle essuyait déjà, des malheurs qui la menaçaient, elle ordonna la destruction de la nouvelle colonie. Le général des Gallions choisit pour exécuter sa commission l'instant où la plupart des braves habitans de la Tortue étaient à la mer ou à la chasse. Il fit pendre ou passer au fil de l'épée, avec la barbarie qui était alors si familière à sa nation, tous ceux qu'il trouva isolés dans leurs habitations; et il se retira sans laisser de garnison, persuadé que les vengeances qu'il venait d'exercer rendaient cette précaution inutile. Mais il éprouva que la cruauté n'est pas le meilleur garant de la domination.

Les aventuriers, instruits de ce qui venait de se passer à la Tortue, avertis en même temps qu'on venait de former à Saint-Domingue un corps de cinq cents hommes destiné à les harceler, sentirent qu'ils ne pouvaient éviter leur ruine qu'en cessant de vivre dans l'anarchie. Aussitôt, sacrifiant l'indépendance individuelle à la sûreté sociale, ils mirent à leur tête l'Anglais Willis, réputé le plus hardi et le plus éclairé d'entre eux. Sous la conduite de ce chef on reprit possession, sur la fin de 1638, d'une île qu'on avait occupée pendant six à sept ans, et, pour ne plus la perdre, on s'y fortifia.

Les Français se ressentirent bientôt de la partialité de l'esprit national. Willis, ayant attiré un assez grand nombre de ses compatriotes pour être en état de donner la loi, traita les autres en sujets. C'est là le progrès naturel de la domination. Ainsi se sont formées la plupart des monarchies. Des compagnons d'exil, de guerre ou de piraterie se donnent un capitaine, et celui-ci ne tarde pas à s'ériger en maître. Il partage d'abord le pouvoir ou le butin avec les plus forts, jusqu'à ce que la multitude, écrasée par le petit nombre, enhardisse le chef à s'emparer de toute la puissance, et la monarchie alors n'est plus que despotisme. Mais il faut des siècles et de grands états pour donner carrière à cette suite de révolutions. Une île de seize lieues carrées n'est pas faite pour ne contenir que des esclaves.

Poincy, gouverneur-général des îles du Vent, averti de ce qui se passait, fit partir en 1641 de Saint-Christophe une quarantaine d'aventuriers, qui, joints par d'autres Français errans à Saint-Domingue ou fixés à la Tortue, sommèrent Willis et ses complices de quitter sans délai le théâtre de leur tyrannie. Les Anglais, auxquels ce ton de hauteur imposa, et qui le crurent appuyé par des forces auxquelles il leur serait impossible de résister, évacuèrent l'île pour n'y plus revenir.

Levasseur, qui avait conduit l'expédition, devait, si elle réussissait, régir la colonie. Protestant, il appela à lui des sectateurs de sa communion, et avec leurs secours se rendit indépendant. Son règne fut celui de l'avarice et de la cruauté. Devenu odieux, et très-odieux, il fut massacré en 1652 par ses deux plus intimes confidens, qui s'emparèrent du gouvernement. Les assassins ne jouirent que peu d'un empire si lâchement usurpé. Le chevalier de Fontenay, envoyé pour rétablir l'ordre, les en dépouilla, et exerça enfin une autorité légitime, dont il ne se permit jamais le moindre abus.

Ce fut sous l'administration de cet homme vertueux et sous celle de son successeur, le modeste Raoussset, que l'Espagnol tenta de recouvrer la Tortue. Les nombreux corsaires qui sortaient de cette île lui causaient de si énormes pertes, qu'il pensa que sa tranquillité, sa gloire et ses intérêts exigeaient également qu'il la fit rentrer sous sa

xxxv.
La cour de Versailles avoue ces hommes entreprenans, lorsque leur situation a pris de la stabilité, et leur donne un gouverneur.